



HAL
open science

Protée ou les mutations du livre

Marc Jahjah

► **To cite this version:**

Marc Jahjah. Protée ou les mutations du livre. Critique : revue générale des publications françaises et étrangères, 2015. hal-01638120

HAL Id: hal-01638120

<https://hal.science/hal-01638120>

Submitted on 22 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PROTÉE OU LES MUTATIONS DU LIVRE

Marc Jahjah

Editions de Minuit | « Critique »

2015/8 n° 819-820 | pages 693 à 703

ISSN 0011-1600

ISBN 9782707328960

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-critique-2015-8-page-693.htm>

Pour citer cet article :

Marc Jahjah, « Protée ou les mutations du livre », *Critique* 2015/8 (n° 819-820),
p. 693-703.

Distribution électronique Cairn.info pour Editions de Minuit.

© Editions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Protée

ou les mutations du livre

Robert Darnton
Apologie du livre
Demain, aujourd'hui, hier
Traduit de l'anglais
par Jean-François Sené

Paris, Gallimard,
coll. « NRF Essais »,
2011, 240 p.

François Bon
Après le livre

Paris, Éd. du Seuil,
2011, 288 p.

Anthony Grafton
*La Page, de l'Antiquité
à l'ère du numérique*

Paris,
Hazan / Musée du Louvre,
2012, 272 p.

Anne Zali et al. (éd.)
*La Grande Aventure
du livre*
*De la tablette d'argile
à la tablette numérique*

Paris, BNF / Hatier,
2013, 192 p.

Des années 1880 aux années 1970, la lecture, pensée comme un danger et comme un moyen d'émancipation, n'a cessé de faire l'objet de discours contradictoires¹. C'est un autre manichéisme qui règne face au numérique : au discours alarmiste (« la lecture va mourir ») fait écho un discours euphorique (« le livre numérique est une révolution »). L'alarme est sincère, même si ses formulations sont naïves :

1. Voir A.-M. Chartier et J. Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, Fayard, 2000.

voir le livre mourir, ce serait, implicitement, assister à la chute d'une civilisation² ; quant à l'euphorie, elle relève souvent de stratégies idéologiques ou commerciales. Ici et là se traduit pourtant la même fascination pour les grandes ruptures. À ces fantasmes de « disruption » valorisée ou redoutée, les chercheurs tentent d'opposer les notions de « mutation », de « métamorphose » ou de « transformation » en replaçant le livre, sous ses formes matérielles successives, dans une histoire longue et comparée. Les récents ouvrages d'Anthony Grafton et de Robert Darnton, ainsi qu'un livre coédité par la BNF³, s'inscrivent dans ce courant, qui a donné lieu à d'importantes contributions en France et dans les pays anglo-saxons depuis les années 1990⁴. La bibliographie matérielle s'est d'abord proposé de rendre compte des processus de fabrication des livres ; elle s'est enrichie d'une analyse de leur circulation⁵ et s'est élargie à d'autres objets, comme les traces des lecteurs⁶. C'est ce mouvement intellectuel qui explique pourquoi tant d'acteurs se pressent aujourd'hui au chevet du livre.

2. Ces discours sont bien analysés dans D. Viart et L. Demanze (éd.), *Fins de la littérature. Esthétiques et discours de la fin*, Paris, Armand Colin, 2012.

3. *Apologie du livre* de Robert Darnton sera désormais abrégé *AL*, *La Page, de l'Antiquité à l'ère du numérique* d'Anthony Grafton, *LP*, et *La Grande Aventure du livre*, *LGA*.

4. On peut citer, entre autres : H.-J. Martin et R. Chartier (éd.), *Histoire de l'édition française*, Paris, Fayard, 1989-1991 ; H.-J. Martin (éd.), *La Naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (xvi^e-xvii^e siècle)*, Paris, Cercle de la librairie, 2000 ; A. Zali (éd.), *L'Aventure des écritures. Matières et formes*, Paris, BNF, 1998 ; A. Riffaud, *Archéologie du livre français moderne*, Paris, Droz, 2011.

5. Celle de Christian Jacob prend ainsi en compte les logiques de fixation, de circulation et de transmission des textes. Voir « La carte des mondes lettrés », dans L. Giard et C. Jacob (éd.), *Des Alexandries, I. Du livre au texte*, Paris, BNF, 2001, p. 11-40.

6. On consultera notamment H. J. Jackson, *Marginalia. Readers Writing in Books*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2001 (format Kindle) ; A. Pfersmann, *Séditions infrapaginales : poésie historique de l'annotation littéraire (xvi^e-xxi^e siècles)*, Paris, Droz, 2011, dont Fabio Akcelrud Durão a rendu compte dans *Critique*, n° 785, octobre 2013 (dossier « Et l'homme créa la page »).

Du volumen au codex et du livre au texte

La première mutation introduit la culture de la page. Le passage du volumen au codex au 1^{er} siècle après J.-C. ne fut pas seulement une mutation matérielle, comme le montre Anthony Grafton dans *La Page, de l'Antiquité à l'ère du numérique*. Elle implique un nouveau rapport de l'homme au savoir. Lorsque Eusèbe de Césarée (269-335 après J.-C.) met au point un système de correspondances entre les quatre Évangiles, il offre de nouveaux modes de maniement des textes à une époque où les communautés chrétiennes persécutées avaient besoin de supports faciles à transporter. Celles-ci, dès lors, peuvent les interpréter différemment grâce à la comparaison que favorisent les renvois et le feuilletage des textes.

D'anciennes opérations matérielles et techniques furent par ailleurs facilitées et étendues à un plus large public. L'annotation, par exemple, déjà bien connue des bibliothécaires d'Alexandrie, est de plus en plus pratiquée entre le III^e siècle avant J.-C. et le VII^e siècle après J.-C., en particulier par les étudiants gréco-latins d'Égypte⁷. Le codex, contrairement au volumen, ne nécessite pas une complète mobilisation du corps, comme l'explique Anne Zali dans *La Grande Aventure du livre. De la tablette d'argile à la tablette numérique* :

Le codex est compact, il peut être écrit sur deux faces. Il ne risque pas de s'écraser. Le rouleau était d'un maniement compliqué, il fallait le réenrouler après chaque lecture. Le codex tient dans une seule main et libère l'autre main pour la prise de notes et la lecture. Il autorise le feuilletage et l'indexation, permet de revenir en arrière aisément pour retrouver avec exactitude un passage et produire une citation précise là où le rouleau invitait à se souvenir et à citer de mémoire le passage choisi (LGA, p. 19).

L'étymologie du mot « page » illustre bien ces nouvelles habitudes de travail : comme le rappelle Grafton, elle renvoie aux « rangées de colonnes sur un rouleau de papyrus », elles-mêmes inspirées des rangs de vigne. Ainsi, travailler une page, l'annoter, revient à tirer le meilleur parti des vignes pour se délecter de leurs fruits : à la cultiver et ainsi se cultiver.

7. K. McNamee, *Annotations in Greek and Latin Texts from Egypt*, New Haven, American Society of Papyrologists, 2007.

Le codex mit quatre siècles à s'imposer en dehors des communautés chrétiennes. Les scribes n'étaient sans doute pas prêts à faire face à la nouvelle organisation matérielle qu'impliquait la page et il est probable que les habitudes des lettrés ralentirent sa diffusion. En outre, à chaque support est attaché un certain nombre de représentations et donc de valeurs : c'est ce qui explique la coexistence de formats concurrents aux époques charnières et dans des aires culturelles très différentes. Aujourd'hui encore, remarque Anne Zali,

le rouleau continue à exister aux côtés du codex pour les usages liturgiques. Le maintien d'une forme ancienne manifeste le lien du livre avec l'origine et sa participation à la genèse du monde : ouvrir le rouleau de la Torah c'est rejouer le matin du monde où, selon la tradition juive, les lettres ont créé le monde (*LGA*, p. 12).

Par ailleurs, les technologies nécessaires à l'exploitation optimale du codex n'étaient pas encore prêtes. Certes, dès le ^{vi}e siècle, des initiales ornées indiquent les divisions du texte ; et dans la seconde moitié du ^{viii}e siècle sont fixées les habitudes typographiques qui prévaudront durant tout le Moyen Âge – point, virgule, majuscule⁸. Mais c'est au ^{xii}e siècle seulement qu'apparaissent les index⁹, les catalogues, les tables des matières et les concordances¹⁰ permettant de tirer profit de ces avancées graphiques, comme l'a bien montré Ivan Illich dans un ouvrage daté mais important, *Du lisible au visible*¹¹. « Avec l'essor des ordres monastiques », écrit Anthony Grafton, « les écoles se multiplient et les *scriptoria* peuvent produire des ouvrages de plus en plus complexes » (*LP*, p. 113). Se multiplient aussi les expérimentations menées sur l'espace de la page (alphabétisation des index,

8. J. Vezin, « La fabrication du manuscrit », dans H.-J. Martin et R. Chartier (éd.), *Histoire de l'édition française*, op. cit., 1989, p. 21-51.

9. M. A. Rouse et R. H. Rouse, « La naissance des index », dans *ibid.*, p. 95-108.

10. A. Blair, *Too Much To Know. Managing Scholarly Information before the Modern Age*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2010. Voir le compte rendu d'Andrei Minzétanu, « Pour une histoire du copier-coller littéraire », *Critique*, n° 785, octobre 2012.

11. I. Illich, *Du lisible au visible*, Paris, Éd. du Cerf, 1991.

chapitrage, rythmique du blanc, letrines, découpage, etc.), si bien qu'elle peut être consultée plus facilement pour trouver un passage. Elle rencontre alors de nouvelles exigences universitaires, qui imposent de lire rapidement. Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, les étudiants parisiens exploitent cette nouvelle organisation de la page par divisions.

Dès lors, le texte se dissocie du livre : il ne fait plus strictement corps avec la page ; il plane, écrit Ivan Illich, comme une ombre au-dessus du livre ; il devient un objet reproductible selon des normes et des standards. La multiplication des compilations d'extraits de livres illustre bien cette dissociation : les étudiants ont alors la possibilité de ne consulter que les parties des ouvrages qu'il jugent les plus utiles. L'imprimerie, en somme, ne fit qu'accentuer une tendance amorcée et mise au point dans les monastères du XII^e. Du XV^e au XVIII^e siècle s'intensifia ainsi la « culture anthologique » qui consistait à recopier des passages de livres et parfois à les classer dans des carnets. « Cette pratique », écrit Darnton, « se répandit partout en Angleterre au début de l'ère moderne, chez les simples lecteurs, mais aussi chez les écrivains célèbres » (*AL*, p. 25). Or elle est bien une manière d'interpréter le monde en extrayant, dans la masse des signes disponibles, ceux qui sont dignes d'intérêt.

Ce que l'on appelle la « révolution numérique » s'inscrit dans ce long processus. « Percutant de plein fouet le lire, l'écrire et le publier », écrit Emmanuel Souchier dans *La Grande Aventure du livre*, « la "révolution numérique" entérine le passage du livre au texte, de l'œuvre achevée au fragment, de l'opus au *fragmentum* » (« Livre numérique ou écrit de réseau ? », *LGA*, p. 36).

Après le livre

Cette mise en perspective permet de mieux comprendre d'où viennent les craintes contemporaines. Si, en effet, chaque mutation s'accompagne d'un nouveau rapport au monde, on peut légitimement penser que la métamorphose actuelle marque le début d'une nouvelle ère, dans tous les domaines : « Il n'est pas jusqu'au droit qu'il ne faille reformuler », souligne Emmanuel Souchier (*LGA*, p. 36). Cet ordre encore indiscernable suscite bien des spéculations à la tonalité crépusculaire.

Ainsi Anthony Grafton conclut-il son histoire de la page en évoquant « le jour où nos livres disparaîtront, avalés par les écrans de nos ordinateurs » (*LP*, p. 192). Pour Emmanuel Souchier, la tablette numérique fait « mine » – mais seulement mine – « de s'inscrire dans le registre du livre traditionnel » (*LGA*, p. 35). Ces supputations reposent sur une observation incontestable : les concepteurs des interfaces de lecture-écriture semblent développer une stratégie mimétique sans autre objectif que d'imiter le livre traditionnel.

S'agissant du livre, il est rare que la démarche historique ne s'accompagne pas d'une posture divinatoire qui consiste à conjecturer un futur possible à la lumière des « leçons » du passé. Attitude que Robert Darnton revendique avec humour en pastichant les titres de chapitre des romans du XVIII^e siècle : « Où l'on découvre pourquoi une réflexion sur l'avenir du numérique passe par la connaissance des circuits du livre dans le passé » (*AL*, p. 62). Or quelle que soit la qualité des enquêtes, c'est bien cette référence obligée aux formes passées qui est problématique. Blanchot, parlant, lui, de la littérature, analysait une difficulté analogue :

[...] on s'irrite de voir se substituer aux œuvres dites littéraires une masse toujours plus grande de textes qui, sous le nom de documents, témoignages, paroles presque brutes, semblent ignorer toute intention de littérature. On dit : cela n'a rien à voir avec la création des choses de l'art [...]. Qu'en sait-on ? Que sait-on de cette approche, même manquée, d'une région qui échappe aux prises de la culture ordinaire ? Pourquoi cette parole anonyme, sans auteur, qui ne prend pas forme de livres, qui passe et désire passer, ne nous avertirait-elle pas de quelque chose d'important dont ce qu'on appelle littérature voudrait aussi nous parler¹² ?

La littérature ne se laisse pas réduire aux formes institutionnelles qui servent à son identification. De la même façon, les mutations du livre doivent être réexaminées avec les critères propres à la période actuelle, et le livre cesser d'être pensé à partir d'une culture lettrée et classique. C'est ce qu'affirme Milad Doueïhi : « [l]e numérique se détache de la culture du livre et de l'imprimé, il s'autonomise dans ses pratiques et s'empare de l'écrit¹³. »

12. M. Blanchot, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, 1986, p. 271.

13. Voir P. Assouline, « Le numérique est-il le Golem de l'écriture

Les études dont il est ici rendu compte sont à cet égard symptomatiques. La page y est pensée de la même manière que ces logiciels qui adoptent les signes ornementaux du livre : c'est ce qu'on appelle, d'un néologisme d'origine anglaise (et grecque), le « skeuomorphisme ». Or si Andries van Dam, précurseur des logiciels de mise en pages, parlait de son activité comme d'une activité lettrée¹⁴, l'ambition fondamentale des pionniers de l'informatique fut très vite de créer quelque chose de *différent* de la page imprimée ; et cette recherche se poursuit afin de proposer des configurations inédites, refusant l'ontologie unitaire du livre, et pour faire du texte numérique un Protée doué du pouvoir de se transformer au moment où on l'approche.

C'est précisément le travail de déplacement qu'effectue François Bon. « Savons-nous percevoir, nous, ce qui change, et comment en être sûr ? », demande-t-il dans *Après le livre*¹⁵ (p. 44). Ce déplacement passe d'abord par la reconfiguration de nos critères et nos catégories. Les écrivains nous y aident. Flaubert, par exemple, et ses habitudes matérielles de travail : « plume d'oie, plume de fer » (*ALL*, p. 39). Que les écrivains contemporains, à son exemple, n'hésitent pas à « mettre les mains dans le cambouis » des outils numériques (*ALL*, p. 199).

On peut décréter que ce n'est pas le travail de l'auteur, d'aller choisir les marmites, poêles ou casseroles appropriées à ses ingrédients. Un chef cuisinier ou un violoniste vous rétorqueraient plutôt le contraire. On verra plus loin que Rabelais choisit son papier, et Flaubert taille lui-même ses plumes (*ALL*, p. 20).

C'est justement en pensant la radicalité de la rupture et en renonçant aux facilités d'une prédiction de l'avenir par le passé que l'on redécouvrira, entre les pratiques matérielles et sociales, passées et présentes, du livre, des points possibles de comparaison. François Bon revient lui-même sur l'histoire de la page pour observer que le mot *livre* « est né

classique ? », 2 novembre 2012, <http://passouline.blog.lemonde.fr/2012/11/02/le-numerique-est-il-le-golem-de-lecriture-classique/> (consulté le 27 juin 2015).

14. Voir le commentaire de Milad Doueïhi réagissant à un compte rendu du livre de Grafton : <http://enseignant.hypotheses.org/561>.

15. Désormais abrégé *ALL*.

d'abord de [la] division des grands textes en plusieurs rouleaux » (*ALL*, p. 175). Les bouchons des étuis qui enfermaient les rouleaux indiquaient un titre, une division et un auteur – ce qu'on appellerait aujourd'hui les métadonnées. De la même façon, le format ePub (le format officiel du livre numérique) « reconstitue l'étymologie du mot "livre" en subdivisant le texte en autant de fichiers HTML qu'il a de chapitres » (*ibid.*). Il accueille un ensemble d'informations descriptives, comme faisait le rouleau, que nous pouvons aujourd'hui réinterpréter avec les catégories du numérique.

« *L'atelier de l'auteur, c'est son site web* »

La comparaison permet donc d'instaurer un régime de parenté entre des figures connues et des pratiques méconnues. Mallarmé, observe François Bon, inscrivait des poèmes sur divers supports – enveloppes, marges déchirées – qu'il stockait, pratique que l'on retrouve lorsque l'auteur contemporain produit, à partir des supports numériques, une écriture différenciée, qui le fait passer d'une interface d'écriture ou d'un réseau à l'autre. Car chaque outil logiciel implique des logiques définies en amont par ses concepteurs : l'auteur doit « accorder son traitement de texte » (*ALL*, p. 17) et apprendre à « se saisir du "code" » pour « assurer [sa] liberté quant aux formes matérielles de ce qu'[il] écrit » (*ALL*, p. 13) sans devenir pour autant un spécialiste du traitement de l'informatique. Grâce à un blog techniquement maîtrisé, par exemple, l'auteur peut harmoniser formellement et organiser temporellement la « masse sombre » d'une matière textuelle dispersée.

Pour François Bon, le Web est l'autre nom du livre, conçu par l'écrivain comme l'expérimentation des formes possibles de réorganisations de fragments dispersés¹⁶ dans une économie qui impose de trouver un équilibre « entre le texte long sur la page web et le formatage type livre numérique » (p. 131). C'est cet équilibre que le projet Nerval.fr lancé par l'écrivain tente de trouver en expérimentant différentes formats de fictions. François Bon propose de faire du navigateur

16. « Ce qu'on nomme "livre numérique" pourrait n'être que cette construction rétrospective d'une écriture fragmentée » (*ALL*, p. 131).

web l'avenir du livre, en soulignant que la page web a en effet l'avantage d'être présente sur tous les supports, de permettre la lecture du format ePub et de s'adapter, grâce aux extensions, à un ensemble de pratiques différentes. François Bon n'est pas le seul à le croire. Depuis des années en effet, la conférence Books in Browser¹⁷ réunit des acteurs importants du Web (Internet Archive, NISO, W3C, IDPF¹⁸, etc.) qui réfléchissent aux moyens de rapprocher les formats de publication propres au livre électronique et ceux propres au Web. Une telle ambition est nourrie du constat que nous manipulons quotidiennement des navigateurs web et d'une crainte, celle de voir les applications de lecture, réputées « fermées¹⁹ », devenir le modèle de la lecture sur écran. Ce rapprochement est d'autant plus légitime que les technologies présentes dans le format ePub des livres numériques sont nées du Web, alors que, symétriquement, la création d'un site a toujours relevé pour les ingénieurs du Web de la publication éditoriale. Le rapprochement entre éditeurs et codeurs, remarquait ainsi le directeur du W3C lors d'un atelier²⁰, est naturel. Mieux comprendre l'édition, c'est donc améliorer le Web et développer des standards pour le Web, c'est affiner ceux destinés à l'édition. C'est pourquoi le groupe chargé de la standardisation du livre numérique a récemment adopté une position forte²¹ en plaidant pour le rapprochement avec les instances attachées au développement du Web (W3C).

Un des enjeux centraux est ici la question de la citabilité du texte électronique. En effet, il n'existe pas encore de normes permettant de pointer précisément vers un passage d'un livre au format ePub pour l'indexer et le citer. Ainsi,

17. <http://bib.archive.org/>.

18. International Digital Publishing Forum. L'IDPF est l'équivalent du W3C pour le livre numérique, qui travaille à la normalisation des standards web.

19. Ce constat doit être relativisé. Les manuels scolaires de l'entreprise Inkling font par exemple l'objet d'une indexation de la part de Google. De la même manière, les APIs favorisent les ponts entre les logiciels.

20. Voir : www.w3.org/2012/08/electronic-books/slides/KN-1-W3C.pdf.

21. Voir : www.w3.org/2012/08/electronic-books/submissions/webooks2013_submission_24.pdf.

lorsqu'un passage est surligné à partir d'une application de lecture sur iPad par exemple, et qu'il est partagé sur un réseau social, le lien de partage ne conduit pas au passage recherché. Pour pallier ces manques, l'IDPF réfléchit à une norme de découpage universel, qui permettrait de segmenter un texte en unités significatives (chapitre, paragraphe, etc.). Le passage nomade serait alors documenté à partir de ces informations et il ne resterait plus au lecteur qu'à le retrouver lui-même, après avoir été dirigé vers le livre dont il est extrait et en dépit de ses multiples éditions (c'est le même principe que celui adopté pour la Bible). Cet enjeu, qui semble anodin, conditionne en fait nos modes d'accès aux savoirs et leur appropriation, en facilitant les manipulations textuelles sans lesquelles ils deviendraient inertes.

Le plaidoyer global de François Bon en faveur du Web ne doit ainsi pas masquer la diversité des formes d'écriture littéraire numériques aujourd'hui rencontrées. Son travail même le prouve : cette diversité tient aux avancées significatives du langage d'encodage d'Internet, le HTML, et à la puissance des outils de blog et de gestion de contenu qui aboutissent à de très beaux projets (comme Nerval.fr), tout autant qu'à des expérimentations fondées sur le livre électronique – comme en témoigne la collection « Littérature contemporaine expérimentale » de la maison d'édition Publie.net, que François Bon fonda et dirigea jusque récemment.

*

Les discours sur la lecture oscillent aujourd'hui entre une valorisation des supports (« l'odeur du livre ») et leur négation (« on lit un texte, on ne lit pas un livre²² »). Les premiers interprètent les processus de transformation numériques comme une déperdition de la singularité postulée de chaque objet (l'odeur signe en fait l'identité et instaure un pacte de confiance), tandis que les seconds les ignorent : le texte ne souffrirait d'aucune transaction et ne saurait être altéré ; il serait toujours disponible et capturable selon des modalités qui ne l'affecteraient jamais.

22. Collectif Numeriklivres, « Plaidoyer pour le lire », Numeriklivres, 2013.

On manquerait cependant l'essentiel en renvoyant les uns et les autres dos à dos. Car tous mobilisent un héritage plus profond : nous devons sans doute nos peurs actuelles à la deuxième mutation, celle qui permet selon Illich la séparation du texte et du livre. Si une pensée matérialiste ou plutôt moniste évoque en permanence une « mort du livre » qui lui fait craindre que « l'âme du texte » ne survive pas à cette séparation, les idéalistes, à l'inverse, estiment que cette âme du texte survit à l'opération et que l'on peut attendre le meilleur de sa migration ou métempsychose dans un nouveau corps. La question n'est donc pas de savoir s'il y a matérialité ou non, fidélité ou non, mais plutôt de comprendre, dans le livre, dans ses formes de lisibilité, de manipulation, de circulation et d'appropriation, à quoi nous tenons tant.

Marc JAHJAH.